

La Femme qui tuait
les hommes

Du même auteur chez À vue d'œil :

Joujou

Eve de Castro

La Femme qui tuait
les hommes



© Éditions Robert Laffont, Paris, 2018.
© À vue d'œil, 2018, pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0241-6
ISSN : 2555-2848

À vue d'œil
6, avenue Eiffel
78424 Carrières-sur-Seine cedex
www.avuedoeil.fr
www.facebook.com/editionsavuedoeil

*Pour Louis, Alix, Albane,
toujours*

« *Post mortem lauda* »

Épilogue

Le ciel. Après tant de jours dans une tombe, je ne vois que lui. Une main dans mon dos me pousse, deux mètres, trois, je sors de l'ombre, je lève les yeux vers le bleu frais, les traînées roses, quelques oiseaux très haut, je suis sous le ciel, je dis ces mots et la tenaille qui me fouaille l'estomac se desserre, je suis sous le ciel, la terreur entrée en moi à l'aube avec le bruit des bottes s'apaise. Je renverse la tête en arrière. La cour sent la pierre humide, l'urine, le châtiment, mais je gonfle mes poumons et par-dessus la corniche je respire la lumière qui dore l'arête du toit, le cri des mouettes au loin, le crissement des glaces sur la Neva, le chuchotis des bouleaux, les sanglots que j'ai voulu

consoler. Les soldats m'attendent, arme au pied. Je m'étonne de leur nombre. Une bouffée chaude me monte aux joues, ce fastueux déploiement juste pour moi, l'écho en sera retentissant, c'est ce qu'il faut, aujourd'hui ma croisade prend son plein sens. On me lie les mains dans le dos. Le prêtre qui m'accompagne se hausse sur la pointe des pieds :

« Une âme peut toujours être sauvée, laissez-moi vous aider. Avez-vous une ultime prière que Dieu par mon entremise voudra certainement exaucer ? »

Je réponds que je ne regrette rien, et je demande à rester tête nue.

Parce que je ne me repens pas, cette requête m'est refusée.

La cagoule épaisse, rêche. Le cordon serré sous mon menton. Je halète, j'écarquille les yeux. Dans le noir embué par mon souffle, je te vois. Tu as ce regard

brûlant que j'adore et redoute. Je voudrais te tendre les bras et me jeter à tes pieds. Toi, Vladimir Ilitch Oulianov, tu es le début et la fin. Si je suis coupable, tu l'es aussi, l'as-tu compris ? Tu te tiens si près qu'en me penchant à peine, je pourrais t'embrasser. Je n'entends pas les tambours, je n'entends pas les exhortations du prêtre, je n'entends pas l'officier donner l'ordre, j'incline le cou, je tends mes lèvres. Tu me craches au visage :

« Tu es un monstre, Lena ! »

Avant les balles de la première salve, c'est ce cri qui arrête mon cœur.

Jeanne pense souvent au point de bascule. L'instant où la vie change de cours. Où l'homme qui n'était qu'un voisin, un parent, un amant, un fonctionnaire, un commerçant, devient un criminel ou une victime. Quand elle compulse ses dossiers, quand elle punaise une coupure de presse sur son mur, c'est ce mystère qui la hante. Le moment où le passé, le présent et l'avenir cristallisent sans remède. Jeanne collectionne les faits divers tragiques. Sa chambre en est tapissée du sol jusqu'au plafond. C'est son antre, sa tanière. Elle l'appelle sa loge, en souvenir du théâtre. Pendant quarante ans, Jeanne a reprisé, retouché, repassé des costumes à l'Opéra de Paris. Dans

les sous-sols, le ventre de l'Opéra. Elle n'a pas eu une loge tout de suite, non, il a fallu prouver son talent et sa dévotion, corseter son impatience et panser son amour-propre, il a fallu aussi accepter les avances de tout ce qui, homme ou femme, avait faim de sa blondeur et de sa discrétion. Ceux qui la désiraient disaient : « Tu es transparente, tes yeux, ta peau, ta façon de te mouvoir, c'est rare, c'est merveilleux, comment fais-tu cela ? » Si transparente qu'après l'avoir tripotée autant qu'il leur plaisait, ils l'appelaient rarement par son nom, ils criaient : « Où est la petite main ? Allez me chercher la petite main ! » Au début, elle s'en étonnait. Elle ôtait les vêtements que les oublieux avaient troussés pour s'éviter de les déboutonner, elle passait la main sur son ventre, sur ses seins, et elle murmurait : « Ceci est Jeanne, je

suis Jeanne, est-ce que ça ne se voit pas ? »

Elle attendait. Que Maurice, malgré l'évidence, revienne. Que la vie reprenne corps.

Une saison après l'autre, une représentation poussant la suivante, d'ovations en sifflets, de robes à ourler en surcots à débrider, toujours disponible et discrète, doigts de fée, oreille patiente, cuisses dociles, son bel âge puis son âge mûr ont passé. Sans que la vie reprenne corps. La vie s'est même au fil des ans délavée, petit à petit dissoute. Jeanne a cessé d'attendre bien avant que le théâtre ne la rende au néant avec une retraite dérisoire, du champagne bon marché, des biscuits dans une soucoupe et des baisers pressés : « On reste en contact, hein, on t'enverra des invitations ! » Avant que sa peau se fripe. Avant de

commencer à collectionner les faits divers. Avant même d'emménager dans son réduit sous les toits. Elle a cessé d'attendre le jour où les nouvelles de Russie sont arrivées.

Elle écarte le rideau qui cache son lavabo. Jeanne n'a pas de salle de bains, juste un flexible raccordé au robinet et un bac qui sert pour la douche et pour la vaisselle. Les autres chambres de service possèdent tout le confort, mais la sienne est restée dans l'état où elle était du temps de Maurice. Il l'avait gagnée aux courses. Avant de partir pour Samara, il l'avait enregistrée à son nom, Jeanne Murier, célibataire, profession couturière. « Au cas où », avait-il expliqué au notaire, sans que Jeanne comprît si c'était elle ou lui qu'il voulait protéger des « hasards fâcheux ». Les toilettes qu'elle appelle les vatères sont au bout

du palier. Aucun des locataires ne les utilise et la gardienne n'en ouvre jamais la porte. Jeanne les considère comme la prolongation de son domicile, elle les nettoie scrupuleusement et les habille de massacres à l'arme lourde et de meurtres en série. L'exiguïté de son logement ne lui pèse pas. Elle est habituée à occuper la place qu'on lui assigne, à se contenter de peu. Que peu se réduise aujourd'hui à presque rien lui convient. C'est ce qu'elle est. Presque rien. Elle n'a plus de famille en Savoie. Les habilleuses, les maquilleuses, les chanteuses, les danseuses qu'elle a côtoyées pendant quatre décennies, les éclairagistes, les machinistes, les régisseurs qui l'ont culbutée tant de fois ne se manifestent qu'en signant, et encore, pas tous ni tous les ans, la carte de vœux collective que l'Opéra envoie aux adresses archivées